

REVUE DE PRESSE



Contact PRESSE

Francesca Magni

06 12 57 18 64 - francesca.magni@orange.fr

www.francescamagni.com

FRANCESCA
Relations Presse et Communication
MAGNI

Liste presse Beaucoup de bruit pour rien

Le 5 mars 2020 :

Véronique Hotte / Blog Hotello et Théâtre du Blog

David Rofé Sarfati / Toute la culture

Christine Friedel / Théâtre du Blog

Olivier Frégaville / L'œil d'olivier, Transfuge, Le Parisien week-end

Le 18 juin 2021:

Bruno Fognies / La revue du spectacle.com

Emmanuelle Saulnier Cassia / Un fauteuil pour l'orchestre.com

Laurence Péan / La Croix

Caroline Châtelet / Sceneweb

Au Théâtre 71 à Malakoff :

Le 13 octobre 2021 :

Micheline Rousselet / Blog Culture SNES

Guillaume Azemar de Fabregues / Blog je n'ai qu'une vie

Bénédicte Fantin / Les 3 coups.com

Le 14 octobre 2021 (représentation en LSF) :

Annabelle Martella / Libération

Laurent Schteiner / théâtres.com

Suzanne Rublon / La vie

Le 15 octobre 2021 :

André Robert / L'Ours

Raphaël Morata / Point de vue

Patrice Elie dit Cosaque / La 1ère

Sarah Franck / Blog Arts-Chipels

Emmanuelle Bouchez / Télérama

Interviews :

La Vie / Interview Paul Moulin et Maïa Sandoz par Suzanne Rublon le 21 octobre à 9h via zoom.

Culture Box L'émission / Interview de Maïa Sandoz le 18 novembre 2021 par Daphné Bürki et Raphaël Yem. Diffusion le 24 novembre 2021 entre 20h20 et 21h10 sur France 4.



REDAVANCE

THÉÂTRE

De bruit et de silence

Beaucoup de bruit pour rien, de William Shakespeare, mis en scène par Maia Sandoz et Paul Moulin, à L'Agora d'Évry (Essonne)

La compagnie théâtrale L'Argument décline avec humour et subtilité la comédie de Shakespeare en deux versions, l'une pour les entendants, l'autre pour les sourds.

Des mains dansent devant les visages en un ballet précis et alerte. Le spectacle n'a pas commencé, la salle est encore allumée, les spectateurs s'installent peu à peu, de même que les comédiens sur la scène... Ces mains qui papillonnent sont celles d'un public particulier, celui des sourds et malentendants. Ce soir-là, ils sont une cinquantaine, venus en couple, en solitaire ou en famille assister à une pièce de théâtre, un genre qui leur est le plus souvent interdit.

Maïa Sandoz et Paul Moulin, fondateurs de la compagnie L'Argument, veillent depuis dix ans à faire un « théâtre de proximité », sans exclusion quiconque. Pour leur mise en scène commune de *Beaucoup de bruit*

pour rien – enlevée et joyeuse –, ils ont ainsi convié neuf acteurs et deux comédiens-traducteurs en langue des signes. Les formidables Lucie Lataste et Patrick Gache traduisent donc les facétieuses intrigues amoureuses de cette comédie de Shakespeare, montée avec humour et subtilité au Théâtre de la Cité à Toulouse en juin dernier.

« *La langue des signes est théâtrale-ment riche* », souligne Lucie Lataste, à la tête de la compagnie Danse des signes. Celle qui a choisi de ne travailler qu'avec des comédiens sourds est venue à la langue des signes à l'âge de 15 ans lorsqu'elle se lia d'amitié avec une jeune fille malentendante. L'idée de « traduire sur scène un Shakespeare pour ce public-là » l'a tout de suite enthousiasmée, elle qui aime à explorer dans

ses mises en scène de nouvelles formes de transmission des textes. Tout comme Patrick Gache, né, lui, de parents sourds et interprète-traducteur de métier. Convaincu que « parler avec des gestes » s'apparente à une véritable langue porteuse d'une riche culture, il s'est lui aussi lancé avec gourmandise dans ce projet, heureux de défendre au théâtre la « cause » des sourds. Et tous deux se révèlent d'emblée être bien plus que des signeurs. Ils sont ici de véritables comédiens, totalement intégrés à la pièce. Ils se sont réparti les personnages par sexe, jouant avec une prodigieuse énergie de leur corps, de leurs mains, de leur cœur pour exprimer tout à la fois les passions, les faux-semblants, la sensualité et la trahison qui traversent *Beaucoup de bruit pour rien*.

L'intrigue met en scène deux couples tourbillonnant avec plus ou moins de bonheur autour de l'amour. Claudio et Hero s'aiment mais leur passion est contrariée par Don Juan et son complice le vil Borachio, qui vont mettre



les deux amoureux au défi de la fidélité ; Benedict et Béatrice, quant à eux, sont deux célibataires au caractère bien trempé qui adorent se haïr ! La mise en scène, transposée dans l'époque actuelle avec quelques adaptations du texte et des clin d'œil à l'actualité, reste fidèle à l'esprit de Shakespeare. Elle laisse exploser l'humour, le burlesque, la fantaisie sur un rythme endiablé grâce aux comédiens, tous excellents, et à la maestria des musiciens présents sur scène. Mais comment exprimer cette effervescence pour des personnes

qui n'entendent pas, comment faire vibrer les chansons, comprendre les scènes qui se déroulent dans une semi-obscure, faire rire les deux publics en même temps ? Un défi de taille pour Lucie Lataste et Patrick Gache. « Nous avons travaillé en amont avec une comédienne sourde, Julia Pelhate, qui nous a beaucoup aidés à alléger la lecture visuelle, nous conseillant de ne pas toujours traduire fidèlement le texte ou de nous taire lorsque la scène est suffisamment explicite comme, par exemple, lors du mariage de Claudio et Hero, quand

le gâteau explose ! », sourit Lucie Lataste au souvenir de ce moment de folle énergie. À chaque changement de scène, on se surprend à les chercher du regard, les découvrant avec plaisir au milieu des autres comédiens, se laissant émerveiller par leur inventivité et leur talent, à se dire aussi que la pièce n'aurait peut-être pas autant d'intensité sans leur présence.

Le dernier tableau réunit un chœur qui entonne doucement l'air du standard « Unchained Melody ». Lucie y traduit les paroles, Patrick joue la détresse d'un homme qui souffre de l'absence de la femme qu'il aime, dans une symbiose parfaite. Les voix s'élèvent dans une salle à l'écoute et soudain des mains affolées de bonheur s'agitent, comme autant de papillons virevoltants, des applaudissements silencieux pleins d'éloquence.

Laurence Péan

Les 7 et 8 octobre.

Le 8 octobre, la représentation sera suivie d'une rencontre avec les comédiens traduits en langue des signes.

Puis en tournée : largument.org

Lucie Lataste et Patrick Gache (en bas), comédiens et interprètes en langue des signes, s'intègrent avec talent et énergie au tourbillon théâtral orchestré par William Shakespeare.



ES/AMON

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

Printemps 2021



IKENZA VANNON (PHOTO DE REPÉTITION)

BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN

Mise en scène Paul Moulin et Maïa Sandoz

Paul Moulin et Maïa Sandoz s'emparent de la comédie subversive de Shakespeare pour un spectacle construit autour d'un collectif d'acteurs et d'actrices. Ils entendent faire partager un spectacle festif et familial.

En mars à Grenoble (MC2),
en avril à Châteauroux (L'Équinoxe),
en mai à Châtelleraut (Les 3T).

Toute La Culture.

« **Beaucoup de bruit pour rien** », un Shakespeare joyeux et édifiant pour l'après-Covid.

09 mars 2021 | PAR David Rofé-Sarfati

Maïa Sandoz et Paul Moulin ont présenté à la presse leur dernière création dans la grande salle du Théâtre de la cité du centre dramatique national de Toulouse. La rentrée théâtrale qui se prépare sera éblouissante. Et joyeuse.

Pendant l'épisode Covid, l'évangile du *quoiqu'il en coûte*, étayé au statut de l'intermittence, spécificité française, organise le soutien aux artistes autant qu'il se risque à financer de nouveaux projets. Les écritures, les répétitions et les sessions de travail au plateau ont lieu. Un retour à une vie normale est préparé en coulisses, sur des plateaux de salles vides. Nous avons déjà écrit que ***La réponse des Hommes*** de Tiphaine Raffier et ***Les serpents*** de Jacques Vincey participent aux préparatifs d'une belle sortie de crise sanitaire. La création époustouflante de Maïa Sandoz et de Paul Moulin, ***Beaucoup de bruit pour rien*** de William Shakespeare, finit de faire taire définitivement ceux qui s'interrogent sur cette quasi nationalisation du secteur culturel et sur ce mécénat étatique, privilège des rois. L'essentiel est préservé.

Une comédie-ballet par William Shakespeare

Beaucoup de bruit pour rien est la comédie la plus romantique de William Shakespeare en même temps qu'une hilarante histoire d'amours adolescentes. Claudio et Héro sont amoureux, leur mariage se prépare. L'oncle fourbe, Don Juan, fait croire à Claudio que sa promise lui est infidèle. Parallèlement, une idylle s'installe entre deux autres ados : Béatrice et Bénédict qui, empêchés par l'arrogance et la timidité de leur jeunesse, dénie leur sentiment amoureux. Leur histoire vient gaiement contrebalancer la noirceur de l'intrigue principale axée sur le mensonge. À la cérémonie de noces, Claudio humilie publiquement Héro, l'accusant de sauvage sensualité et d'impiété. Le prêtre, qui soupçonne un malentendu, suggère en secret à la famille de Héro de la cacher pour quelques temps et de faire croire à sa mort jusqu'à ce que son innocence soit prouvée. Peu après la cérémonie, Béatrice et Bénédict s'avouent leur amour ; Bénédict, fiancé et désormais loyal à Béatrice, provoque son ami Claudio pour venger la mort supposée de Héro. Heureusement, la maréchaussée locale appréhende les complices de Don Juan et prouve l'innocence de Héro. Léonato, l'oncle de Héro, exige de Claudio qu'il témoigne en public de l'innocence de Héro et qu'il en épouse une autre parmi ses nièces, presque la copie de l'enfante morte. Claudio accepte et se prépare à épouser la prétendue cousine de Héro, voilée. À la cérémonie, le masque de la mariée tombe : Claudio découvre Héro. Bénédict demande sa main à Béatrice qui accepte après une brève dispute d'amoureux. Une fête finale célèbre la double union. Nous sommes loin de Shakespeare qui tue tous

ses personnages avant le baisser de rideau. Voilà une comédie-ballet licencieuse avec une fin à la Molière.

L'équivoque jubilatoire du théâtre

Écrite à un moment du siècle où le théâtre est menacé en tant qu'activité outrageante, la comédie de Shakespeare déplie avec finesse, sous une intrigue populaire, des sujets comme le patriarcat, la réputation, l'orgueil des adolescents, les *fakes news*, les faux-semblants et le ratage de l'amour. ***Beaucoup de bruit pour rien*** se révèle telle une comédie transgressive ; l'ambiguïté de la parole, du désir et de sa représentation ordonne la subversion. Au centre de gravité, il y a la question universelle de l'individu et du collectif lorsque les deux s'affrontent dans un combat inégal et où seul le masque préserve du carnage.

Les personnages sont les jouets des conflits du langage et se constituent en une superposition de caractères. Héro, la jeune promise, est tout à la fois l'amoureuse de Claudio, la fille de Don Pedro, la prétendue morte puis sa fausse sœur jumelle ; elle est aussi Mélissa Zehner, la talentueuse comédienne qui incarne le(s) rôle(s), car rappelons-le : nous sommes au théâtre.

L'énigme du théâtre est une fête

La pièce joyeuse se plante à cet endroit ; elle remâche l'énigme interminable du théâtre qui déplie sans cesse l'illusion et le mensonge. Nous sommes au centre du langage et de son équivoque. Maia Sandoz – *Beaucoup de bruit pour rien* de Shakespeare sera sa 17e mise en scène – épouse le trait avec Paul Moulin, son complice depuis 2006. Car Maïa Sandoz connaît son ouvrage. Dans l'hilarant ***Stück Plastik***, elle nous enfonce dans les conflits, les névroses, la mauvaise foi, et les discours empruntés ; dans ***L'abattage rituel de Gorge Mastromas*** de Dennis Kelly, elle cherchait l'ombilic insaisissable des discours polysémiques, et autour du motif d'une bielle négligemment manipulée par le comédien elle réussissait à signer à la fois l'innocence infantile et le meurtre. Pour ***Beaucoup de bruit pour rien*** son génie déploie une transgression que la maîtrise du rythme et des déplacements contrarie secrètement, non pour annuler mais au contraire pour restituer toute la tension comique. Mieux, elle ajoute une scène à cette pièce qui magnifie l'équivoque jusqu'à voir l'auteur s'amuser de lui même : l'enterrement jubilatoire et burlesque de Héro, entre funèbre procession et envers d'un tour de magie, offre un clin d'œil à celui de Juliette dans *Roméo et Juliette* et celui d'Ophélie dans *Hamlet*. C'est épatant.

Avec gourmandise, nous suivons chaque personnage dans son équivoque, sa duplicité, sa multiplicité. La direction d'acteurs impressionne ; le rythme harmonieux des corps et du verbe organise le tempo ; il naît en chaque comédien et organise une partition chorégraphique collective ; il lisse les aspérités des niveaux de compréhension. La pièce est une fête joyeuse où les comédiens empiètent les déclinaisons ; Gilles Nicolas, danseur-comédien, est inoubliable.

Ce Shakespeare rend ici sa force vertueuse, forme en corps et en mots une dialectique du faux-semblant, enseigne une science du doute ; la fête combat farouchement les certitudes, les croyances où les radicalismes prennent racine. Toutes ces raisons pourvoient à la pièce une légitimité forte. Créée durant la période Covid, la pièce du duo Sandoz-Merlin est parée, pour être présentée en priorité à une jeunesse burinée depuis un an aux infos, aux chaînes en continu et à Netflix.

David Rofé Sarfati



Théâtre du blog

Beaucoup de bruit pour rien de William Shakespeare, mise en scène de Maïa Sandoz et Paul Moulin

Jean-Sébastien Bach devait produire chaque dimanche une nouvelle cantate et réutilisait parfois certains de ses thèmes. Comme lui, le prolifique Shakespeare (ou celui ou ceux qui en tiennent lieu) aime bien recycler des thèmes comme la forêt où tout peut arriver, protectrice et menaçante à la fois (voir *Le Songe d'une nuit d'été* ou *Comme il vous plaira*). Ou la substitution d'une femme à une autre, ce qui crée et résout à la fois le drame dans *Tout est bien qui finit bien*. Ou encore une mort feinte devenant trop vraie dans *Roméo et Juliette*. Et dans *Beaucoup de bruit pour rien*, une pièce apparemment innocente, histoire de verser un peu de poison dans les esprits, la présence d'un frère bâtard aigri, ombre pâle d'Edmond dans *Le Roi Lear*.

Ici, un bruit s'éloigne déjà, celui de la guerre qui a tissé entre le prince Don Pedro et le jeune Claudio, une amitié un peu excessive. Tous les deux trop prompts à croire infidèle, Héro, la pure fiancée de Claudio. Une autre rumeur, dissonante au milieu de la fête: grâce à un complot amical, Béatrice qui s'est pourtant jurée de ne jamais succomber aux charmes d'un homme et Bénédicte qui s'est décrété au-dessus de l'amour vont se jeter dans les bras l'un de l'autre. Ça marchera, reste à savoir comment...

La compagnie de l'Argument, Maïa Sandoz et Paul Moulin et leur troupe fidèle, donnent la réponse. Ils jouent comme des enfants, avec imagination et plaisir obstiné et ils s'amuse comme des fous sur ce vaste plateau avec ses merveilles techniques. L'installation un peu lente, à vue, en attendant que la salle se remplisse – hélas, ce jour-là à peine au quart pour cause de distanciation -, ne manque pourtant pas de charme, grâce aux arbres à roulettes de Catherine Cosme et à la musique intervenant ici ou là en direct.

Saluons tout de suite le rock des Vilaines. La scénographie est à la fois très dessinée et mouvante, fluide tout au long du spectacle, avec table de banquet mise et démise, forêt plus ou moins épaisse, personnages et musiciens propulsés à l'avant-scène avec micro et sans vidéo, intrusions dans la salle, cache-cache avec le rideau. Et cette scéno ne fait qu'une avec le jeu enfantin, au sens où les enfants se permettent tout et à fond. Un jeu à la fois fantaisiste et rigoureux, parfaitement rythmé même si, sur la durée, il est parfois discutable. L'action est menée avec précision, fondée sur une gestuelle forte, resserrée sur les signes essentiels et parfaitement ajustée ... Saluons en particulier la virtuosité de Gilles Nicolas, heureux et malheureux puis de nouveau, heureux père de la douce Héro calomniée. Toute la troupe fonctionne ainsi.

En bons shakespeareiens, Maïa Sandoz et Paul Moulin (qui joue aussi un Benedict franc du collier et sans fioritures) ont bricolé des allusions à l'actualité : brigade de sécurité, pantins empêtrés dans une « novlangue » assez cocasse, allusion au président de la République... Devant un public de professionnels et « personnes relais », ce sont un peu des « peines d'écritures perdues » mais on rêve aux centaines d'adolescents qui auraient dû voir ce spectacle et en revenir enchantés. Que les acteurs soient sous, ou survoltés, pourquoi pas?

Aurélie Vérillon (Béatrice) fait sauter les disjoncteurs dès son apparition et montre plus tard qu'elle fonctionne aussi avec un variateur. Mathilde-Édith Ménétrier, rockeuse dans un rôle d'homme, a une belle présence, Mélissa Zehner dessine une Héro élastique... Mais nous aimerions que Claudio (Souleymane Rkiba) aille aussi loin dans l'image du bonheur que dans celle de la colère, que Maxime Coggio (le frère maudit) ajuste son autre personnage de moine marieur, et que l'élégant Serge Biavan nous aide à comprendre son amitié aveugle pour Claudio et son implication dans l'affaire...

Mais pouvons-nous leur reprocher un manque de nuances puisque ce n'est pas dans leur feuille de route. Face à ce théâtre efficace, ludique et plein de charme, nous sommes quand même frustrés : manquent des instants d'inquiétude, noirceur et émotion. Un spectacle essentiel, nécessaire ? Oui, au nom du plaisir, du divertissement et de l'admiration pour toutes ces généreuses inventions et pour le travail bien fait. Mais beaucoup plus nécessaire encore, s'il osait quelquefois passer au-dessus d'un excès de pudeur masqué par le rire, pour laisser voir ses fêlures et la mélancolie qui fait les vrais clowns de Shakespeare. Si cette comédie est un bal masqué, il faudrait qu'une seconde, quelqu'un prenne le risque de laisser tomber le masque. Telle quelle, elle fait un joli bruit, et pas pour rien...

Christine Friedel



THÉÂTRE

"Beaucoup de bruit pour rien" Du bruit mais aussi des musiques, des danses, des fantaisies débridées et beaucoup d'une saine exubérance

C'est une des comédies les plus connues de Shakespeare. Elle raconte, avec humour et d'innombrables péripéties, les intrigues autour de deux histoires d'amour. Celle de Claudio et Hero, deux tourtereaux dont la vilénie va troubler le mariage ; et celle de Benedict et Béatrice, qui se haïssent au départ, pour lesquels un complot comique va faire naître l'amour.

Une histoire tragique et une histoire comique se croisent dans cette Sicile fantasmée. Et tous les ressorts de la comédie, travestissements, complots, calomnies, quiproquos, stratagèmes et personnages ridicules sont présents. Actifs. Multiples.

La mise en scène de Maïa Sandoz et Paul Moulin choisit radicalement le foisonnement, l'exubérance et la démesure pour emporter les spectateurs dans un tourbillon enjoué et ironique. La traduction/adaptation elle-même prend toutes les libertés avec le texte original, quitte à introduire dans les dialogues des insertions directement prises dans l'actualité. Le risque est d'altérer le propos de la pièce et de faire grincer des dents aux puristes. L'intérêt est d'insuffler dans ce texte vieux de cinq siècles une modernité qui le rende audible par le public actuel.

Mais existe-t-il une pièce de Shakespeare qui, même dans les plus tragiques, ne contient pas des scènes de démesures, des dialogues sous forme de joutes verbales, de personnages de farce et des bouffons au milieu des champs de bataille ? Cette mise en scène use de cette liberté pour dérouler, pendant près de deux heures, fantaisies, outrances, scènes burlesques et capsules chantées impulsées par l'énergie de la douzaine de comédiennes et de comédiens, toutes et tous très expressifs, inventifs, rigoureux.

On peut ressentir dans la salle le plaisir qu'elles et ils ressentent à jouer ces personnages expansifs et à dire ces répliques pleines d'esprit et de sous-entendus, et à ourdir ces machinations, et à revêtir les différents habits et rôles que certains endossent. Sans parler pour ce qui en est de la représentation vue le 18 juin 2021, de Lucie Lataste et de Patrick Gache qui ont traduit en langue des signes français toute la pièce. La mise en scène et les personnages les intègrent totalement dans presque toutes les scènes. Leurs présences ajoutent encore un supplément de lecture, comme un sous-texte visuel, tant ces deux interprètes sont dans le jeu, l'action, le théâtre.

Comédie ne veut pas dire vacuité du propos. Pourquoi monter "Beaucoup de bruit pour rien" avec une telle ampleur, un tel débridement, une telle envie d'exprimer des choses que l'on sent palpiter au plateau ? Le nœud de la pièce est la calomnie, provoquée par la jalousie et la fabrication d'une illusion : la scène où une fausse Héro reçoit de nuit l'hommage d'un faux amant. Des faux-semblants qui ressemblent fort aux fakes news que nous connaissons, des condamnations et autres harcèlements qui peuvent se propager sur quiconque est pris à partie.

L'envie de montrer cette pièce vient peut-être de là : de cette transgression sous couvert du rire, les habitudes d'une société patriarcale où la calomnie peut provoquer la mort. Ce jeu de théâtre est très présent dans cette mise en scène, comme pour indiquer le danger des apparences trompeuses, des illusions et des fausses promesses.

Sauf à de très rares moments, la qualité de la mise en scène de Maïa Sandoz et Paul Moulin est de ne pas dépasser la limite du burlesque pour tomber dans le grotesque, le facile, le superficiel. Le théâtre et l'envers du théâtre sont ici mis à nu pour nous montrer les rouages de l'illusion. Certaines images, certains échanges font penser aux Monty Python. D'autres passages festifs à Jérôme Savary. Le spectacle part dès maintenant en tournée.

Bruno Fougnes

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Beaucoup de bruit pour rien, de Shakespeare, mis en scène par Maïa Sandoz et Paul Moulin, Théâtre de la Cité – CDN Toulouse Occitanie

Juin 25, 2021 | Commentaires fermés sur Beaucoup de bruit pour rien, de Shakespeare, mis en scène par Maïa Sandoz et Paul Moulin, Théâtre de la Cité – CDN Toulouse Occitanie

ff article de **Emmanuelle Saulnier-Cassia**

La compagnie L'Argument s'est attaquée avec passion à **Beaucoup de bruit pour rien**, l'une des œuvres de Shakespeare dont l'intitulé est devenu presque une maxime, mais dont le contenu n'est pas si bien connu du grand public. Il faut dire que les deux intrigues amoureuses peuvent avoir sur le papier quelque chose d'un peu suranné : Claudio et Héro s'aiment, mais un complot ourdi par le fourbe Don Juan, aidé de Borachio, va frôler le drame, tandis que Béatrice et Bénédicte, deux célibataires endurcis, s'insultent plutôt que d'échanger des mots doux afin de préserver leur réputation. Les deux histoires se terminent bien, même si rien n'est moins sûr que les deux couples vivront heureux et auront beaucoup d'enfants !

Pour remettre les deux farces entremêlées au goût du jour, Maïa Sandoz et Paul Moulin ont fait le pari, assez largement réussi, d'opérer une transposition partielle de la comédie dans l'époque actuelle, qui respecte totalement l'esprit shakespearien par le savant équilibre entre des intrigues amoureuses (la pièce fait partie de la partie intitulée « Les Jaloux » dans l'édition traduite par le fils Hugo), une dimension onirique et un humour faisant appel au grotesque, à la farce joyeuse, aux jeux du langage, à l'ironie subversive et à la musique.

Les ajouts opérés par les traducteurs-adaptateurs du texte d'origine de **Beaucoup de bruit pour rien** ne trahissent nullement l'œuvre et la prolongent notamment les thématiques du complotisme et de la calomnie par des références appuyées à la crise de la Covid (une arrestation exigeant le port du masque, la production d'un document d'identité et d'un test PCR ; une référence au confinement), aux violences policières et autres clins d'œil aux traumatismes contemporains, qui gardent du sens dans le déroulement de la pièce. D'autres allusions au temps politique présent semblent moins, voire pas du tout, pertinentes (comme le « Macron démission »), non pas pour leur impertinence, mais pour leur inadéquation avec l'œuvre elle-même (une des rares pièces de Shakespeare qui ne met pas en jeu les rapports de pouvoirs politiques). En revanche, les mentions de nouveaux réflexes et évolutions de la langue orale, que ce soient des anglicismes (« win win ») renvoyant par ailleurs parfois parallèlement à des scandales ou préoccupations actuelles (« fake news », « porn revenge »...) ou des emprunts au vocabulaire de l'entreprise ou du marketing (« N+1 »...), correspondent pleinement à la manière dont Shakespeare entendait utiliser le verbe, c'est-à-dire un savant mélange de langages châtié et populaire, utilisant les double-sens de certains mots, leur part péjorative ou triviale, leur allusions sexuelles plus ou moins directes. Et encore plus surprenants sont les passages où l'on croit qu'ils relèvent de l'adaptation alors qu'ils sont simplement le texte de Shakespeare, dont l'étonnante modernité est confondante,

notamment dans les propos de la très féministe Béatrice qui trouve « *affligeant pour une femme d'être écrasée par un tas d'insolente poussière* » (Acte II, scène I).

La mise en scène joyeuse, qui débute avant même le spectacle par une ambiance sonore (« beaucoup de bruit »...) créée dès le hall du théâtre, offre une remarquable énergie (corporelle notamment avec un grand nombre de saut et chutes maîtrisées) et de belles images (comme la descente de la mariée du haut de la salle, dont le voile est déployé sur une partie des spectateurs). Elle fait également la part qu'elles méritent à la musique et à la chanson (présence récurrente dans les didascalies), proposées « en live » avec des musiciens qui participent pleinement au spectacle, tel le guitariste au look de Brian May.

Mais il y a plus. La compagnie a travaillé son adaptation de ***Beaucoup de bruit pour rien*** de deux manières. Le soir de la troisième et dernière représentation au théâtre de la Cité à Toulouse, c'était la version enrichie par la langue des signes qui était présentée. Il ne s'agissait pas du tout de proposer une traduction basique pour le public sourd et malentendant, tel un journal télévisé sur une chaîne de télévision publique ou un discours présidentiel, mais d'impliquer totalement à la distribution habituelle les traducteurs, qui participent ainsi totalement au spectacle et lui donnent incontestablement une autre dimension qui fait réfléchir inévitablement sur le sens donné à la subtilité du langage théâtral. La corporalité qui vient suppléer l'absence de précision inhérente à la traduction en LSF (qui ne peut saisir toutes les nuances de la langue écrite et vocalisée) ramène donc le message à ses aspects essentiels.

Il y avait incontestablement beaucoup de bruit mi-juin dans le théâtre de la Cité, et ce n'était pas pour rien...

Emmanuelle Cassia-Saulnier

/ critique / Shakespeare vivifié



© Kézia Vannoz

A Toulouse au Théâtre de la Cité, le Théâtre de l'Argument a créé *Beaucoup de bruit pour rien* de Shakespeare. Une première incursion rondement menée dans le répertoire pour une compagnie rompue aux auteurs contemporains.

Mis en scène par Maïa Sandoz et Paul Moulin, *Beaucoup de bruit pour rien* constitue une fête de théâtre et pour le théâtre. Cela, le spectateur le saisit avant même son entrée en salle : dans le hall du Théâtre de la Cité de Toulouse, un homme installé au piano s'essaie à un morceau. Sur le vaste plateau, les comédiens vont et viennent, certains installant les quelques éléments de décors (tables et chaises d'une réception à venir), d'autres laissant par leurs actions transparaître leur hâte et leur émoi. Bientôt le rideau de fond de scène tombe, cachant à nos regards les costumes et divers accessoires entreposés derrière, tandis que dans le hall des chants résonnent – les ouvreuses et les ouvreurs nous lance Léonato, père de Héro.

Avec cet escamotage du plateau jusqu'alors intégralement à vue, la focale se resserre sur le récit à venir. Soit le retour de Don Pedro et de ses suivants de la guerre et l'annonce du mariage à venir de Claudio et de Héro. À cette union acquise et consentie s'en ajoute au fil de la pièce une autre : celle de Béatrice et de Bénédict. Et si, c'est entendu, les deux premiers s'aiment, pour les deux autres, l'affaire est plus complexe : refusant l'idée d'une relation amoureuse, ayant tous deux un caractère bien trempé, une impertinence sans faille et une répartie tranchante, leur relation est plutôt tendue. C'est compter sans leur entourage, qui se met en tête de les amener à s'éprendre l'un de l'autre. **À un rythme enlevé, les personnages de la pièce fourbissent leurs mots tels des armes, distillant le désir chez Béatrice et Bénédict.** Mais le langage comme les regards peuvent être trompeurs et les deux unions n'aboutiront qu'au terme de la pièce, après une tentative de Jean (frère bâtard de Don Pedro) de faire croire à l'infidélité de Héro.

Tous les quiproquos et péripéties n'auront au final constitué que beaucoup de bruit pour rien. Les deux unions auront bel et bien lieu, occasion d'une leçon adressée au futur mari et à ses pairs quant à leur faible considération pour la femme, dans le cas de Claudio et Héro ; et d'un retour à l'ordre pour les deux réfractaires au couple, dans celui de Bénédict et Béatrice. Mais « beaucoup de bruit pour rien », cela peut aussi être entendu comme la revendication d'une légèreté assumée. **À ce jeu-là, Maïa Sandoz et Paul Moulin excellent, concevant avec leur équipe un spectacle joyeux et énergique.** Interprété par neuf acteurs rejoint pour certaines représentations par deux traducteurs en langue des signes française, le spectacle déploie un travail de troupe d'autant plus remarquable que la présence des deux interprètes en LSF se révèle brillamment menée, leurs gestes et interprétation étant parfaitement nouée au travail du reste de l'équipe – et venant amplifier les émotions traversées. La présence de musique live soutenue par de la musique diffusée, les chants et les danses, comme les divers tableaux successifs nous baladent dans des univers riches en images (citons la séquence de mariage entre Claudio et Héro, italienne et cinématographique en diable ; ou celle, fantaisie sylvestre, où Héro et sa suivante poussent Béatrice vers le chemin de son émoi pour Bénédict). Maniant les registres et les genres, travaillant volontiers le burlesque, opérant une transposition contemporaine par les artifices scéniques (costumes, décors simples – chaises tables), la troupe se joue avec un plaisir communicatif de l'illusion, affirme la conscience de celle-ci et bascule sans cesse – telle que le veut la pièce – du comique au romantisme. **Retraduit et adapté pour l'occasion, le texte épuré à l'os prolonge cette actualisation, les régulières adresses de personnages aux spectateurs proposant un méta-théâtre qui renforce le lien et la connivence avec le public. C'est d'ailleurs là notamment que le bât blesse parfois : certains renvois contemporains, qu'ils soient langagiers ou politiques, tendent à écraser le propos.** L'actualisation se fait de temps à autre au détriment de la subtilité, certains effets se révélant présents non pas tant pour leur pertinence dramaturgique que pour l'effet de divertissement et d'adhésion qu'ils peuvent susciter. Quant à l'évocation spécifique de l'actualité politique – de « Macron démission » au scandale de la réforme annoncée de l'assurance-chômage –, son aspect problématique réside dans l'illusion sur laquelle elle se déploie. Celle d'un public homogène socialement et politiquement forcément rallié à cette cause et en maîtrisant tous les enjeux. Néanmoins, ces quelques concessions et leurs travers simplistes mises à part, *Beaucoup de bruit pour rien* s'offre comme une œuvre maîtrisée, sur le fond comme sur la forme.

LES TROIS COUPS

LE JOURNAL DU SPECTACLE VIVANT

Les Trois Coups / 16 octobre 2021 / Critiques, Île-de-France, les Trois Coups

« Beaucoup de bruit pour rien », de William Shakespeare, Théâtre 71 à Malakoff

Que la fête (re)commence !

Par Bénédicte Fantin
Les Trois Coups

Maïa Sandoz et Paul Moulin signent une mise en scène festive et musicale de la comédie de Shakespeare, dont le lancement avait été freiné par la pandémie. Le retour au plateau n'en est que plus jouissif pour la compagnie de l'Argument. La pièce fait la part belle au jeu collectif et à la joute verbale rendant ainsi un joyeux hommage à la verve shakespearienne.

Le prince Don Pedro et ses hommes rentrent victorieux de la guerre. Leur triomphe est célébré chez Léonato dont la fille, Héro, tombe sous le charme de Claudio. Le mariage des deux jeunes gens est rapidement annoncé. De son côté, le frère bâtard de Don Pedro, le fourbe et mélancolique Jean, fait croire à Claudio qu'Héro lui est infidèle. En parallèle, les autres invités de la fête tendent un piège à leurs amis, Béatrice et Bénédicte, qui se querellent depuis toujours, afin qu'ils tombent amoureux l'un de l'autre. L'histoire de ce couple, qui

résiste farouchement à l'amour mais qui succombe à la première occasion, vient gaiement contrebalancer la noirceur de l'intrigue principale. Les complots s'entrecroisent et s'intensifient pour finir par être révélés.

Dans *Beaucoup de bruit pour rien*, on retrouve le thème de l'illusion, cher à cette compagnie. En effet, les mises en scène orchestrées par les personnages au sein de la pièce font écho à la représentation qui se joue sous nos yeux, offrant de savoureuses mises en abyme. Plus qu'un thème, l'illusion structure la représentation. Dès l'entrée du public, le pacte fictionnel est scellé : le personnage de Léonato (l'histrionique Gilles Nicolas) s'assure que tous les spectateurs soient bien installés et les comédiens fin prêts avant de lancer le banquet inaugural. Ici, le jeu est assumé et le public considéré comme une pièce essentielle des festivités. Les fréquentes adresses aux spectateurs sont autant d'occasions de broder autour du matériau shakespearien et d'y réinjecter du présent...jusqu'à s'apparenter à du stand-up lors d'un morceau de bravoure comique du comédien et metteur en scène Paul Moulin.

Une comédie au rythme implacable

La mise en scène multiplie les ressorts comiques à l'efficacité redoutable. Pastiches, *punchlines* et composition de personnages hauts en couleur provoquent l'hilarité du public, et notamment des scolaires, présents en nombre ce soir-là. Mention spéciale à Mélissa Zehner qui remporte un franc succès avec son personnage de coach au jargon ultra anglicisé.

La joie communicative de la troupe est relevée par l'omniprésence de la musique au plateau. Tantôt guitaristes ou choristes, les neuf comédiens ponctuent les mésaventures des personnages par des interprétations musicales décalées. La création sonore de Christophe Danvin apporte ainsi dynamisme et humour aux transitions, tout en ménageant de belles respirations. Bref, le rythme est maîtrisé à la perfection pour embarquer le public dans une aventure conviviale et généreuse.

À noter que certaines représentations sont enrichies de la présence de deux interprètes en LSF. Une démarche à l'image de cette superbe troupe qui propose un théâtre accessible et fédérateur.

Bénédicte Fantin



Maïa Sandoz et Paul Moulin nous ont récemment présenté au Théâtre 71, *Beaucoup de bruit pour rien* de William Shakespeare. Laisant libre court à leur imagination, Maïa Sandoz et Paul Moulin nous ont offert un spectacle délirant à plus d'un titre. Cette adaptation shakespearienne à l'humour ravageur, loin des traductions classiques, s'avère être un vrai bonheur.

Jeu de miroirs et jeux d'ambiguïtés, ce spectacle où les manipulations diverses engendrent moult pièges et autres chausse-trappe est avant tout une comédie joyeuse. Le prince Don Pedro de retour victorieux de guerre s'en revient à Messine. Il vient assister au mariage de Claudio et Héro. Le frère bâtard de Don Pedro, Jean prépare aux infortunés promis un piège diabolique. Fourbe et mélancolique et quelque peu désabusé, il chasse le temps en fomentant des querelles. Parallèlement, les autres invités tentent de rapprocher les amours de Béatrice et Benedict qui s'opposent vigoureusement à l'hymen, mais qui ne manquent pas de tomber dans ses filets. Ce jeu de pistes aux couleurs de la comédie italienne s'achèvera sous les meilleurs hospices.

Brassant le jeu dans le public et brisant le quatrième mur, les comédiens enlèvent cette comédie en apportant des notes actuelles à ce spectacle. Musique, contre-pieds, postures et phrasés classiques ou non, cette comédie burlesque devient complètement folle. Les trouvailles de mise en scène se succèdent à vive allure et l'on se prend à vivre dans ce

tourbillon délirant jusqu'à la fin de la pièce qui se termine dans la douceur d'une chanson à cappella. La mise en scène est réglée au cordeau malgré les apparences trompeuses. Le rythme effréné de cette comédie permet une déclinaison complète des ressorts de la comédie italienne (clown, masque) en passant par les éléments classiques liés à la dramaturgie et à la comédie. Saluons enfin le travail de ces comédiens, pétris de talents, qui ont su dynamiser avec éclat ce très beau spectacle.

Laurent Schteiner

« Beaucoup de bruit pour rien »

| Un Shakespeare très rock'n'roll qui enthousiasme les jeunes

18 octobre 2021

À son retour victorieux de la guerre, le Prince Don Pedro accorde la main de son fils, Claudio, à celle qu'il aime la belle Héro. Mais le frère de Don Pedro, désireux de leur nuire, met au point un stratagème qui fera croire à Claudio que Héro lui est infidèle. Claudio et son père vont alors détruire son honneur en plein mariage. Dans le même temps les membres de la cour poussent dans les bras l'un de l'autre Béatrice, l'amie d'Héro, et Bénédicte, toujours en train de se quereller et de nier leurs sentiments amoureux. Tout finira bien puisqu'il s'agit d'une comédie, mais on trouve dans la pièce ce qu'il faut de noirceur, de complots réussis puis déjoués, de jeux de pouvoir, d'allusions grivoises et de jeunesse emplies de désir, qui sont la marque du grand Will.

Maïa Sandoz et Paul Moulin, qui mettent en scène la pièce, disent : « Il s'agit d'une pièce sur les faux-semblants, où tout le monde avance masqué. Le mariage des jeunes gens est prévu à l'avance, la tromperie de Héro n'est qu'une illusion, sa mort, une ruse, l'amour naissant entre Béatrice et Bénédicte, la conséquence d'une succession de mises en scène ». Dès le début les metteurs en scène nous rappellent que nous sommes au théâtre, les arbres en carton du décor ne cherchent pas à sembler réels, les invités arrivent à l'auberge comme un groupe maffieux sur une musique italienne. C'est derrière une unique fleur coupée que « se cache » Béatrice. Masques et mise à distance ironique habitent la mise en scène, comme lorsque se forme un trio qui rythme de chou bi dou bi dou un dialogue où Bénédicte et Béatrice cachent leur amour sous une habituelle querelle.

Le texte est bien là, mais niché dans une mise en scène intelligente. Tout ce qu'il a d'éternel ressort bien comme lorsque Benedict demande qu'on mette la lumière dans la salle et s'adresse directement aux spectateurs : « On vous ment et vous voulez qu'on vous mente. Je pourrais dire « je suis un prince » et vous le croyez. On vous ment, mais ce n'est pas pareil dans la vie... ça s'appelle la politique... ». On y entend même un Shakespeare un peu féministe « Comme je ne peux être homme à force de volonté, je serai femme à force de douleur » ! C'est une comédie, alors la noce se transforme en bataille générale dont la pièce montée fait les frais ! Avec musique, le mandoliniste sur scène apporte de l'humour et l'émotion est à la fin, avec les comédiens chantant *Unchained melody*, la chanson immortalisée par les Platters.

C'est un vrai travail de compagnie et les acteurs (Serge Blavan, Maxime Coggio, Christophe Danvin, Elsa Verdon, Gilles Nicolas, Paul Moulin, Soulaymane Rkiba, Aurélie Verillon et

Mélissa Zehner) sont tous convaincants, particulièrement le duo Aurélie Vérillon, fouguese et enflammée dans le rôle de Béatrice, et Paul Moulin plein de nuances dans celui de Bénédict.

Une adaptation et une mise en scène pleine de fougue et de jeunesse qui n'hésite pas à faire une place à l'argot des jeunes (pour le dialogue des gardes seulement, n'ayez pas peur !) et à la musique tout en restant fidèle au texte de Shakespeare.

Micheline Rousselet

Mar
07

Beaucoup de bruit pour rien de William Shakespeare, traduction-adaptation de Clémence Barbier, Paul Moulin, Maïa Sandoz et Paolo Sandoz, mise en scène de Maïa Sandoz et Paul Moulin.

Beaucoup de bruit pour rien de **William Shakespeare**, traduction-adaptation de **Clémence Barbier, Paul Moulin, Maïa Sandoz** et **Paolo Sandoz**, mise en scène de **Maïa Sandoz** et **Paul Moulin**.

Le Prince Don Pedro et ses hommes reviennent à Messine d'une guerre victorieuse où le premier entreprend de faire régner l'ordre sur ses terres – autorité sur le monde et autorité sur les femmes. La guerre des sexes remplace celle des armes : l'épée est devenue le verbe. La bataille se tient dans le palais et le verger de Léonato, gouverneur de Messine.

Claudio, seigneur de Florence, confie au Prince son amour pour Héro, la fille du gouverneur Léonato. Aussitôt, le Prince masqué, se faisant passer pour Claudio, fait la cour à la jeune fille, pour « servir » celui-ci : éveiller l'intérêt de la belle pour l'amoureux.

Le mariage étant affaire de famille et de souverain, le Prince négocie avec le gouverneur.

Héro, la fille héritière de Léonato, est riche, vertueuse et silencieuse, comme le commente avec beaucoup de facétie Anny Crunelle-Vanrigh (pour la traduction par Jean-Michel Déprats de *Beaucoup de bruit pour rien*, éd. Théâtrales, 2004). Or, Héro a pour amie sa cousine, Béatrice, au verbe mordant – réparties acérées et piquantes-, une double rebelle.

Si Héro est la femme idéale silencieuse, rêvée par le patriarcat, la volubile Béatrice représente la femme indocile qu'il faut réduire au silence, ce que tente Bénédicte, seigneur de Padoue, qui en pince pour elle pourtant – et réciproquement – mais s'en cache. Les deux discoureurs forment un couple subversif de célibataires endurcis qui seront malgré eux pris au piège de l'amour, un miroir comique du couple tragique de l'intrigue principale.

Or, Claudio va être trompé par les manipulations de Don Jean, frère bâtard du Prince, qui veut se venger, en cherchant à nuire à son frère Le Prince, mieux servi par la fortune. Don Jean calomnie la douce Héro, mettant en scène – théâtre dans le théâtre – une situation mensongère faisant de la jeune fille une infidèle ou une catin, piège où est pris Claudio.

Beaucoup de bruit pour rien : quel est ce « rien » dont on fait tant de bruit ? Une réputation injustement diffamée quand une femme a été vue en compagnie de son amant la veille de son mariage. « Rien » (*Nothing*) dans la langue crue de l'époque, désigne la femme, et plus exactement le sexe de la femme, le « sans-chose » (*no-thing*) : description utile à une société patriarcale qui justifie l'autorité masculine par l'anatomie féminine.

Aussi la « sans-chose » devient par glissement une « pas-grand-chose ». Chaste et silencieuse, soumise à son père, ensuite à son époux, la jeune fille idéale Héro sera l'objet que les hommes s'échangent dans la transaction connue sous le nom de « mariage ».

Pour les jeunes metteurs en scène, Maïa Sandoz et Paul Moulin, la comédie shakespearienne bouscule les normes, tendue par la querelle de l'ambiguïté de la parole, du désir, de la représentation et de l'illusion – une question théâtrale, éthique et politique.

Sur le plateau, le sourire règne – humour, vivacité, sensualité, jubilation et esprit festif. Les représentations figées de l'amour sont moquées, de même la rumeur et les fake-news.

Beaucoup de bruit pour rien est une comédie bouffonne animée par des personnages de farce typés, caricaturaux et satiriques, des figures à la fois de la bourgeoisie et du peuple de la cité de Londres – ce dernier transposé dans les quartiers de banlieues remuantes.

Les filles ont de l'esprit plus que les garçons dans ce *Beaucoup de bruit pour rien*, coup de foudre et charme de jeunes gens espiègles qui veulent affirmer leur désir face à la vie.

Tendresse, ingéniosité et raffinement des mots d'esprit entre les amoureux non déclarés : jeux de mots à double sens et un beau langage parlé jusqu'aux calembours obscènes.

Dans ce badinage, les jeunes filles avisées excellent à pratiquer ce duel verbal qui traduit le duel des sexes – fougue, finesse et maîtrise de soi de Béatrice et Héro. Elles sont à l'écoute de leurs sensations, burlesques, fantasques ou désabusées, usant d'ironie. Bénédic qui tient si bien tête à Béatrice finira par se soumettre à la passion qui l'emporte.

Dans la scénographie ludique et plaisante de Catherine Cosme, l'espace – un beau livre d'images – coloré et illustré des mouvements des préparatifs de la fête, se met sur son trente-et-un. La troupe de comédiens investit les lieux en joyeux lurons accueillants. Les jardins du gouverneur éveillent l'amusement, évoqués par des panneaux de bois peint – arbres aux gais feuillages verts et mobiles pour la reconstitution d'un joli puzzle enfantin.

On se croirait dans le rêve enchanté d'un conte merveilleux, avec la nature pour paysage.

Léonato joué par Gilles Nicolas invite à sa table le Prince et consorts, déployant une danse loufoque, courant, volant, à l'écoute des uns et des autres et interpellant même le public. Serge Biavan en Prince Don Pedro a l'allure de l'aristocrate. L'arrogant Don Jean de Maxime Coggio est l'ombre négative d'un Hamlet lointain, un jeune homme calculateur.

Christophe Danvin incarne Balthazar, le chanteur du Prince, avec prestance et aisance, et Mathilde-Edith Mennetrier dessine un Borachio qui a du peps, individu trouble et bouffon – musicien, chanteur et comédien. Soulaymane Rkiba en Claudio, amoureux de Héro, exprime fougue et passion. Mélissa Zehner est une Héro transgressive, forte d'une singularité bien frappée car elle interprète, en alternance antithétique, un rustre cocasse de banlieue « à la face de cul ». Paul Moulin jouant Benedict est une sorte de Matamore déluré, tandis qu'Aurélien Verillon en Béatrice est une forte tête acidulée et pleine d'allant.

Un moment récréatif, une comédie souriante et printanière mettant à mal les prétentions velléitaires des hommes à vouloir toujours conduire le monde, les affaires et les femmes.

Véronique Hotte



Beaucoup de bruit pour rien

📅 14 octobre 2021 👤 GAF, a Strange quark

Beaucoup de Bruit pour Rien au Théâtre 71 : une version modernisée qui tire vers la farce, un parti pris solide qui démonte les mensonges et le sexisme de la société, laissant le spectateur tirer lui-même ses conclusions.

Sur la scène, une fête se met en place. Pendant que les spectateurs entrent dans la salle, la tension monte, techniciens et comédiens se préparent, dressent une table, Léonato vient disserter du bruit, faire applaudir ceux qui resteront dans l'ombre. Voilà Borachio, *j'apprends dans cette lettre que Don Pedro d'Aragon arrive ce soir à Messine.*

Don Pedro rentre victorieux d'une guerre qu'il a gagnée, avec tous ses hommes vivants. Il y a Claudio, son second. Il y a Bénédicte, séducteur à la langue agile, qui a juré de ne jamais se marier, et qui joute depuis toujours avec Béatrice. Don Pedro s'installe pour un mois chez Léonato, riche, veuf, une fille unique, Héro. Claudio et Héro vont se fiancer, tout le monde va s'accorder sur le fait qu'il serait temps que Bénédicte et Béatrice cessent de fuir leur amour, eux les derniers. Jean, frère manipulateur de Pedro, va tout tenter pour faire échouer le mariage de Claudio. Complot, rebondissements, fausses accusations, mort simulée de Héro. Tout finira bien, et les deux couples s'uniront.

Plus qu'à un prince aragonais des belles années, le costume de Don Pedro m'a envoyé vers l'univers des mafieux italiens, dans une collision d'époques et d'univers renvoyés dos à dos en matière de sexisme et de place de la femme. Le texte, dans une adaptation largement remise au goût du jour, vient renforcer cette impression.

La mise en scène pousse les traits de la comédie, tire vers la farce, pour un parti pris réjouissant. J'ai apprécié de revivre, grâce à une rotation du dispositif scénique, les scènes cruciales du point de vue de l'un, du point de vue de l'autre. La distribution tient le choc, avec des personnalités tranchées qui attrapent l'attention, la focalisent sur les personnages, bien que la fin de l'histoire soit connue et sans surprise, je me suis intéressé au devenir de chacun d'eux, avec mention particulière pour l'animalité qu'Elsa Verdon donnait à Borachio. Si certains intermèdes traînent un peu en longueur, l'intervention de Bénédicte au moment du changement de décor est savoureuse, qui rappelle à quel point, quand on n'est plus au théâtre, mentir a des conséquences, et les mensonges qui se déroulent sous nos yeux vont le démontrer.

Guillaume Azemar de Fabregues



THÉÂTRE

BEUCOUP DE BRUIT POUR RIEN. ET SI DANS CE BRUIT, IL Y AVAIT TOUT LE THÉÂTRE ?

16 OCTOBRE 2021

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog

Entre comédie et drame, Shakespeare dresse dans cette pièce un savoureux portrait de l'amour et des faux-semblants que la mise en scène enlevée et un brin déjantée de Maïa Sandoz et Paul Moulin emmène avec humour et vivacité.

À l'entrée du public dans la salle, toutes sortes de gens s'activent sur la scène. Les machinistes s'affairent, les acteurs discutent, boivent le café, échangent des propos. On court d'un côté à l'autre du plateau. Le décor est encore dos au public, la rampe de projecteurs n'est pas encore levée. Dans un coin, on aperçoit les loges. Bientôt c'est le rush. La pièce va commencer, ou plutôt on annonce l'arrivée de Don Pedro, victorieux de ses ennemis. Tout doit être prêt pour l'accueillie en grande pompe. Le prince est accompagné de son protégé, un valeureux jeune Toscan, Claudio, qui s'est illustré au cours des combats.

Rien ne va plus, faites vos jeux !

Les relations sont bien compliquées entre tous ces personnages. Don Pedro a un frère bâtard, Don Juan, avec qui il vient de se réconcilier au terme d'une longue fâcherie. Mais Don Juan est un vaurien, un être maléfique. En plus, l'affection que porte Don Pedro à Claudio le met en rage. Il se vengera à la première occasion. Claudio tombe raide dingue d'Héro, la fille de Léonato, le seigneur du lieu et Don Pedro – Cyrano avant la lettre, mais peut-être pas désintéressé non plus par la jolie fille – s'offre comme entremetteur pour la séduire. Finalement, tout de même, les deux tourtereaux se trouvent, s'aiment et le mariage est arrangé. Avec cette idylle, Don Juan tient les moyens de sa vengeance. Il lui suffit de salir l'immaculée pureté d'Héro... Léonato a une nièce, Béatrice, plus que rétive à l'amour des hommes qu'elle tient pour fourbes, inconstants et débiles... Pas facile de la marier dans ces conditions. Don Pedro a un autre favori, le jeune Bénédict. Celui-ci est, sur le plan amoureux, l'exact opposé de Claudio. Coureur impénitent, séducteur professionnel, il ne considère les femmes que comme des proies. Béatrice et Bénédict se détestent, comme il se doit. Il ne reste plus qu'à mettre tout cela dans le sac, à bien secouer et à voir ce qui tombe...C'est beaucoup de bruit, et finalement pour pas grand-chose...

Tel n'est pas celui qu'il voulait être

Ça fuit par tous les bouts, dans cette histoire. Don Pedro croit son frère repentí alors qu'il ne l'est pas. Don Juan fait semblant d'avoir fait amende honorable, ce qui n'est pas le cas. Claudio, convaincu de la trahison de sa belle qui n'en peut mais, dénonce sa duplicité et réussit à en convaincre Léonato qui renie sa fille. Béatrice et Bénédict jouent à cache-cache au cours d'un bal masqué pour finalement reconnaître l'existence de la carapace qu'ils ont dressée pour se protéger de l'amour. Quant aux serviteurs, ils ne sont pas en reste. Et lorsque la vérité se fait jour, c'est à l'aube d'un duel entre Claudio et Bénédict, convaincu par Béatrice de réclamer vengeance pour l'affront infligé à sa cousine dont on sait qu'il n'est que le résultat d'une fausseté. Duplicité en tout genre, mariage tragique, enterrement de comédie, le monde est sens dessus-dessous, comme toujours chez Shakespeare, et le théâtre est roi.

Des entorses, Monsieur Shakespeare ?

Dès l'abord, le spectacle se met lui aussi à jouer en même temps qu'il se joue. Don Juan, ce jeune homme aux allures de romantique atteint par le spleen, se trompe de pièce et nous débite Hamlet, le rôle qu'il aurait aimé interpréter. Claudio passe du français à l'anglais en oubliant devant quel public il se produit. Il délaisse le tambour et les fracas de la bataille pour « la lyre et le pipeau » sous l'œil attendri de ses mentors qui esquissent quelques pas de danse façon comédie musicale. Les méchants ont des allures de hard punk sur une musique rock à décoller les oreilles. Les soldats deviennent des policiers d'aujourd'hui, avec des répliques on ne peut plus contemporaines. Et lorsque le rideau tombe avant la cérémonie attendue du mariage de Claudio et d'Héro, les comédiens, surgissant à l'avant-scène devant le rideau, nous prennent à partie en affirmant vouloir meubler le temps nécessaire à un changement de décor inexistant ou quasi. De quoi parlent-ils à ce moment sinon de théâtre, de cette manière inimitable qu'il a de confondre vessies et lanternes, de dire une chose qui n'existe pas et par là même, de lui donner une réalité, de la rendre tangible, de la créer. De la force de l'imaginaire et de son partage...

Le jeu avec le public

Car le spectacle ne se joue pas que sur scène. Les comédiens surgissent du fond de la salle ou y descendent, ils prennent les spectateurs à témoin de l'évolution de l'action, leur adressent la parole, les sollicitent – de manière tronquée, bien évidemment, puisque les règles ont été fixées d'avance – à monter sur scène pour participer à la liesse escomptée du mariage d'Héro et de Claudio. Les spectateurs ne s'y trompent pas. Ils battent la mesure en frappant dans leurs mains lorsque la musique se fait dansante, façon cubaine ou latino, frémissent d'effroi à voix haute devant les vilénies que révèlent les coups de théâtre. Dans cet univers où les acteurs jouent à jouer des personnages, le public est sollicité pour assumer son rôle. On se trouve projeté dans ce que représentait le théâtre de tréteaux d'antan, avec la connivence qu'il établissait entre acteurs et spectateurs. Un théâtre populaire, quoi ! C'est sans doute ce que ce spectacle jubilatoire dit avec brio. À la langue savoureuse du dramaturge, à son sens de la théâtralité, à ses réparties aussi vertes que pertinentes, aux images qui naissent sous la plume de l'immense poète, il ajoute la convivialité, et ce n'est pas rien !

Sarah Frank

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

Maïa Sandoz invite Shakespeare à de granguignolesques ripailles

Publié le 7 mars 2021

En résidence au théâtre de la Cité à Toulouse, Maïa Sandoz et Paul Moulin adaptent la plus connue des comédies de William Shakespeare, *Beaucoup de bruit pour rien*. Donnant au texte un coup de jeune, les deux metteurs en scène proposent une version burlesque et extravagante de l'œuvre. Le spectacle en devenir invite à de folles et encore un peu vertes agapes.

Après Gérard Watkins et son tragicomique *Hamlet*, c'est au tour de Maïa Sandoz et son complice Paul Moulin, impayable Mastromas dans l'adaptation que la metteuse en scène avait faite en 2016 de l'œuvre de Dennis Kelly, de s'attaquer à une pièce du grand Shakespeare. Sur le plateau de la grande salle, les neuf comédiens s'affairent, rangent les accessoires, se préparent à un filage. Déjà en costumes, ils observent les quelques spectateurs s'installer, s'adressent à eux, jouent avec eux. Imperceptiblement, le spectacle commence. L'hôte des lieux, le seigneur de Messine, Léonato (détonnant Gilles Nicolas), s'apprête à accueillir Don Pedro (Serge Biavan), et ses hommes, de retour victorieux de la guerre.

Une longue fête

Tout en joie, en verve, Léonato a préparé de beaux dîners, de belles soirées festives, espérant ainsi marier sa charmante fille, la douce et pure Hero (Mélissa Zehner) au beau second du prince d'Aragon, le ténébreux Claudio (Soulaymane Rkiba). Pour contrebalancer la trop insipide histoire des deux tourtereaux, William Shakespeare s'amuse à réunir en contrepieds deux beaux esprits, qui s'affrontent à coups d'escarmouches verbales, faute de pouvoir déclarer leur flamme. Ainsi la fouguese Béatrice (épatante Aurélie Vérillon) à la langue bien pendue et le fanfaron Benedict (Paul Moulin), s'égratignent, se mordent, se blessent refusant de s'avouer amourachés de l'autre.

Un oiseau de mauvais augure

Tous ces cœurs qui palpitent, battent à l'unisson, s'en est trop pour le très noir et très méchant frère du prince, Don Jean (Maxime Coggio). Tout juste pardonné de ses perfides actions, il s'ennuie à mourir. En quête de vilénies, aidé de son acolyte Borachio (détonante Mathilde-Edith Mennetrier), il s'attache à salir le trop beau tableau. Jeu de

dupes, quiproquos vont venir perturber la bonne marche des heureux événements. Mais tout ceci n'est que romance, l'amour finit par triompher.

Une traduction au goût du jour

S'attelant à adapter la plus fameuse comédie du dramaturge anglais, Maïa Sandoz et Paul Moulin ont pris le parti de rajeunir le propos, de l'ancrer dans notre époque. Ainsi confinement et « fake news » s'invitent au cœur de la ritournelle donnant à la pièce un sympathique coup de jeune. Jouant sur les différents registres qu'offrent l'œuvre, les deux comparses signent une mise en scène burlesque, clownesque parfois grotesque. Encore en rodage, le spectacle a encore un peu de mal à trouver son rythme, à doser ses envolées loufoques, saugrenues. Il manque encore à l'ensemble un peu de rondeur, de chair. Le jeu de séduction et de mots particulièrement savoureux au cœur de cette bluette shakespearienne n'est qu'esquisse et demande à être un peu plus soutenu pour séduire.

Folle gourmandise

En attendant de pouvoir présenter leur version de *Beaucoup de bruit pour rien* au public, Maïa Sandoz et Paul Moulin peaufinent leur mise en scène, cisèlent le jeu des comédiens. Face aux incertitudes actuelles, il est d'autant plus difficile pour les artistes de travailler sereinement, d'être dans des conditions idéales de création. Leur volonté, leur acharnement à ne pas lâcher, à coûte que coûte faire vivre l'art dramatique, ne peut qu'être salué. Oublions donc là nos petites anicroches et félicitons la compagnie du Théâtre de l'Argument de continuer à se battre pour le théâtre de demain.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Toulouse